



Jean-Louis Dufays

Stéréotype et lecture

Essai sur la réception littéraire



Vol. 1



Jean-Louis Dufays

Stéréotype et lecture

Essai sur la réception littéraire



Vol. 1

Introduction

À l'origine de cet ouvrage¹, il y avait deux préoccupations. La première concernait la théorie de la lecture. Comme beaucoup de chercheurs, j'étais fasciné par l'actuelle prolifération des modèles théoriques centrés sur la lecture. De l'esthétique de la réception de Jauss à l'esthétique de l'effet d'Iser en passant par la rhétorique de la lecture de Charles, la théorie de Riffaterre sur la « production du texte », la sémiotique cognitive de Van Dijk, la sémiotique de la « coopération interprétative » d'Eco, les sociologies de la lecture d'Escarpit, de Leenhardt, de Lafarge, la théorie de la « lecture comme jeu » de Picard, ces quinze dernières années ont été le lieu d'un remarquable foisonnement de travaux qui convergent au moins sur un point : pratiquement tout le monde s'accorde désormais à dire que le sens d'un texte n'existe que pour et par sa lecture et que les opérations qu'effectue le lecteur importent autant que les contenus et les formes supposés du texte.

J'étais cependant décontenancé par la diversité des modèles proposés et par la haute sophistication de nombre d'entre eux. Les théories de la lecture se présentaient comme un maquis de systèmes complexes et hétérogènes dont les interconnexions étaient souvent peu aisées à percevoir. Il y avait là, me semblait-il, matière à un vaste travail de synthèse et d'explicitation.

Ma seconde préoccupation concernait les phénomènes de *stéréotypie*. Ceux-ci, on le sait, n'ont pas bonne presse. Qu'il s'agisse de clichés de langage, de poncifs thématiques ou d'idées reçues, la banalité, sous toutes ses formes, est de nos jours unanimement honnie par la classe intellectuelle. Ce refus ne date pas d'hier. Cela fait près de deux cents ans que, dans la foulée du grand chambardement romantique, les concepts de nouveauté et d'originalité sont devenus les principaux critères de valeur des productions culturelles. Dans ce contexte, la reproduction de stéréotypes apparaît comme le péché mortel, le signe flagrant du manque d'inspiration ou de la paresse. Sur le plan littéraire, cette suspicion à l'égard du déjà-dit concerne tout autant la lecture que l'écriture. Si le bon écrivain est celui qui se garde de sacrifier aux formes conventionnelles, le bon lecteur est celui qui sait s'abstenir de projeter ses

¹ Il s'agissait au départ d'une thèse de doctorat qui a été soutenue en 1991 à l'Université catholique de Louvain.

stéréotypes sur le texte et résister au charme envoutant des représentations convenues.

Certes, quelques critiques audacieux (je pense notamment à Jean Paulhan et à ses *Fleurs de Tarbes*, ainsi qu'à Ruth Amossy et à son essai sur *Les idées reçues*) ont entrepris de remettre le stéréotype à l'honneur. Certains, comme Charles Grivel, Michael Riffaterre et les théoriciens cognitivistes, sont même allés jusqu'à affirmer que les schémas stéréotypés constituaient les outils premiers de la lecture.

Il ne semble pas cependant que ces travaux soient parvenus à ébranler l'assurance des pourfendeurs de lieux communs. Dans la plupart des cas, le discours de la critique contemporaine sur le stéréotype continue d'être 1° judicatif (on ne parle du phénomène que pour condamner ceux qui en usent ou applaudir ceux qui le subvertissent), 2° parcellaire (du stéréotype, on ne retient que les manifestations les plus voyantes et les plus anecdotiques) et 3° centré sur la seule énonciation (très peu d'auteurs se sont intéressés aux fonctions exercées par les stéréotypes dans l'acte de lecture).

Le présent travail part de la conviction qu'un autre discours doit être tenu sur ces phénomènes. Un examen plus approfondi amène en effet à constater que le terme de stéréotype sert simultanément à désigner :

- des niveaux de réalité hétérogènes et cependant liés les uns aux autres, qui vont des clichés de la langue « une adorable candeur », « un calme olympien ») aux lieux communs de la pensée « l'argent mène le monde », « les gros mangent les petits ») en passant par les représentations figées (le bon sauvage, le héros sans peur et sans reproche, le manoir hanté) et par les schèmes séquentiels préconçus, qu'ils soient ponctuels (la scène de la rencontre dans une histoire d'amour), généraux (le récit courtois, le conte de fées) ou génériques (le schéma Exposition – Complication – Résolution dans le récit) ;

- des phénomènes fonctionnant à la fois sur le plan de la forme (ce sont des structures figées), sur le plan du sens (ce sont des entités sémantiques) et sur le plan de la valeur (ce sont des signes à portée esthétique ou idéologique), et appelant de ce fait les regards croisés de la linguistique, de la sémiotique, de la rhétorique et de l'analyse idéologique ;

- des phénomènes dont l'identification paraît sujette à la plus extrême relativité, puisqu'il s'avère que ce qui est stéréotype pour les uns ne l'est pas pour les autres, que ce qui était stéréotype hier ne l'est plus aujourd'hui, et qu'à l'inverse, comme le disait Proust, « les paradoxes d'aujourd'hui sont les préjugés de demain » ;

- des phénomènes dont la portée théorique s'inverse complètement selon qu'on les considère du point de vue du sens qu'ils permettent de faire advenir (auquel cas on tend à les tenir pour les outils nécessaires de

toute intellection) ou du point de vue de la valeur (esthétique, éthique, référentielle) qu'ils véhiculent (auquel cas on tend à les condamner sévèrement) ;

– des phénomènes, en somme, d'une extrême complexité, qui paraissent susceptibles d'affecter toutes les strates du langage (tout signe complexe peut devenir un stéréotype), de servir tour à tour d'outils d'analyse et d'armes polémiques, et dont le rôle paraît multiple, insaisissable, soumis à tous les paradoxes et tous les retournements.

Ce foisonnement de paradoxes m'a donné à penser que, loin d'être un phénomène marginal, le stéréotype pourrait bien constituer un révélateur privilégié de plusieurs processus cognitifs essentiels. De là à voir en lui l'un des principaux instruments de la lecture, il n'y avait qu'un pas. N'était-il pas possible d'affirmer que les opérations que l'on effectue pour donner sens et valeur à un texte reviennent pour une large part à identifier, à manipuler, à combiner, à interpréter des structures sémantiques figées ? Cette hypothèse, je l'ai dit, avait déjà été avancée par Grivel et par Riffaterre, mais elle n'avait encore jamais été exploitée de manière systématique. L'examen détaillé des diverses facettes de l'hydre « stéréotype » et de ses rapports avec le monument « lecture » restait à entreprendre.

Mon projet se précisait donc : il consisterait à développer une synthèse critique de la théorie de la lecture en organisant la réflexion autour d'un filon pressenti comme fondateur, le concept de stéréotypie.

Pour mener à bien une telle entreprise, certaines étapes s'imposaient. La première consisterait, en bonne logique, à dresser le champ conceptuel des questions dans lesquelles j'allais me mouvoir. Deux tendances concurrentes me parurent d'emblée devoir être distinguées parmi les théories contemporaines de la lecture : l'une « interne », centrée sur l'idée que les effets sont programmés par le texte et sur une image idéale du lecteur, l'autre « externe », centrée sur les réceptions effectives et sur l'activité du lecteur réel. S'il n'était pas toujours présenté par les théoriciens comme un antagonisme, ce clivage n'en révélait pas moins deux conceptions opposées du texte et de la lecture : pour les théories internes, le texte était doté d'un programme contraignant que la lecture avait pour tâche d'appliquer en se conformant aux opérations d'un « lecteur modèle » ; pour les théories externes, il n'était au contraire qu'un pur artefact que chaque lecture avait la liberté de faire signifier de manières diverses. Il importait de trancher. L'examen attentif des pré-supposés de ces deux conceptions me convainquit que ni l'une ni l'autre n'était recevable isolément, mais qu'il y avait lieu de penser leur relation sur le mode dialectique : considéré abstraitement, le texte est une pure matérialité ouverte à tous les sens, mais, dès qu'il est considéré dans la spécificité d'un contexte de réception donné, il devient un objet social

doté de sens virtuels. Quant à la lecture, elle devait être définie *à la fois* comme une création de sens dotée de tous les pouvoirs et comme la concrétisation de certaines virtualités de l'objet social.

Mais sur quoi reposaient au juste ces virtualités ? C'est ici qu'apparaissait le rôle essentiel des stéréotypes : ce qui permettait d'affirmer la permanence dans le texte d'un certain nombre de significations accessibles aux différents membres d'une collectivité culturelle, c'étaient ces structures de sens qui se distinguaient par leur caractère abstrait, leur forte durabilité et leur disponibilité immédiate dans la mémoire du plus grand nombre au sein d'une même culture. Mon hypothèse de départ se trouvait ainsi une première fois confirmée : sous-jacente à la notion même de texte – en tant qu'objet social –, il y avait celle de stéréotypie. Si la lecture était en grande partie une activité commune aux différents membres d'une même culture, c'était parce qu'elle procédait de ce minimum culturel commun qu'était la connaissance des systèmes de stéréotypes.

Fort de cette première découverte, je me lançai dans ce qui s'annonçait comme le plat de résistance de cette étude, à savoir l'exposé systématique des possibles de la lecture. Insistons sur ce mot : les « possibles », et non les devoirs ni les seuls idéaux. La prégnance des stéréotypies ne suffisant pas à légitimer l'idée d'une quelconque immanence des significations ni d'une contrainte exercée par le texte (tout au plus les stéréotypes imposent-ils certaines *limites* à l'activité du lecteur), je refusai de restreindre mon exposé à l'inventaire des codes et des opérations d'un lecteur « modèle ».

Il convenait d'abord, me semblait-il, de passer en revue les différentes connaissances ou « codes » dont pouvait disposer le lecteur, tâche essentiellement descriptive qui ne prêtait guère à polémique, mais qui n'avait, me semblait-il, jamais encore été entreprise de manière systématique. La complexité de l'organisation des codes dans la mémoire du lecteur m'amena à les classer de quatre manières différentes : une première fois sur la base de leur degré de systématisme et d'abstraction, ce qui me permit de situer clairement le statut des *stéréotypies* (les ensembles cohérents de stéréotypes) par rapport aux autres codes ; puis, sur la base de la nature de leurs référents, ce qui me permit notamment d'opposer les référents *concrets* ou *actuels* (les référents proprement dits) aux référents *abstraits* ou *virtuels*, qui sont les stéréotypes associés aux divers mots de la langue ; puis, sur la base des niveaux discursifs dont ils relevaient, ce qui m'amena à distinguer codes d'*elocutio* (niveau linguistique et stylistique), de *dispositio* (niveau thématique-narratif) et d'*inventio* (niveau actanciel et idéologique) ; et enfin, sur la base de leur origine historico-culturelle, ce qui me permit d'opposer les codes de l'*énonciation* à ceux de la *réception*. Outre qu'elle opérait un tri des plus

utiles au sein de la nébuleuse des codes, cette quadruple typologie présentait l'intérêt non négligeable de mettre pour la première fois en évidence la place éminente qu'occupent les stéréotypies au sein desdits codes.

Disposant ainsi d'une description assez précise des ingrédients de base de la lecture, il me devenait possible de m'attaquer à la lecture elle-même, c'est-à-dire aux opérations qui la constituent. Ici se posait un nouveau problème par rapport aux théories existantes : la plupart d'entre elles ne s'intéressaient qu'à certains aspects de la lecture – le plus souvent ses aspects sémantiques ou cognitifs. Rares étaient les modèles qui s'efforçaient d'articuler l'étude de la construction du sens à celle de l'évaluation et des effets pragmatiques dégagés par le texte. Cette séparation répondait généralement à des choix délibérés, confortés par une longue tradition, mais elle me semblait artificielle et dangereuse. Une théorie de la lecture n'avait-elle pas pour devoir de transcender les divisions disciplinaires étroites ? Trois sortes d'opérations essentielles me parurent devoir être étudiées complémentaires.

Les premières étaient, bien entendu, celles de la construction du sens. Qu'elles aient fait l'objet de l'immense majorité des travaux existants n'avait rien d'étonnant dans la mesure où, à l'évidence, lire, c'est d'abord comprendre un texte. Mais qu'est-ce que la compréhension ? Van Dijk, Eco et quelques autres ont bien montré qu'il s'agit d'une construction de *topics*, d'une élaboration d'hypothèses, à partir de structures sémantiques préexistantes qu'on reconnaît à tous les niveaux du texte (lexical, syntaxique, rhétorique, narratif, thématique, actanciel, idéologique). Or il m'apparut que, si ces structures pouvaient être des intertextes précis, les premières à intervenir, celles qui permettaient de développer les hypothèses sémantiques les plus élémentaires et les plus globales, étaient les stéréotypies. Ceci venait donc préciser la thèse de ma première partie : non contents d'être les garants de la stabilité du sens et de la lisibilité des textes, les stéréotypies étaient les premiers outils de la construction de sens. Comprendre un texte, c'était d'abord y reconnaître des stéréotypies. Je compris par ailleurs que si la projection des stéréotypies sur le texte réduisait les virtualités sémantiques en les canalisant dans une direction unique, en même temps, elle rendait possibles d'autres hypothèses de sens à partir de ce qui résistait à ce schéma unificateur, lesquelles hypothèses devaient elles-mêmes se fonder sur des stéréotypies. Qu'il soit question de comprendre ou d'interpréter, les stéréotypies constituaient le premier outil de la saisie du sens.

Je m'avisai ensuite que, si la lecture consistait à construire des hypothèses de sens, celles-ci étaient nécessairement *modalisées*, situées dans une perspective qui conférait au texte des fonctions bien déterminées. Ainsi, à la suite de la plupart des théoriciens de la lecture, je distinguai

deux grands types de modalisations : l'une qui privilégie la référenciation externe, c'est-à-dire la *mimésis* (la fonction « référentielle », le rapport du texte avec les objets du monde ordinaire, le « réel ») ; l'autre qui privilégie au contraire les référenciations interne et transtextuelle, c'est-à-dire la *sémiosis* du texte, sa nature construite, sa fonction « poétique » et esthétique. Si la première attitude se caractérisait par la participation émotionnelle et identificatoire du lecteur aux représentations stéréotypées, perçues comme l'incarnation parfaite du vraisemblable, la seconde se définissait à l'inverse comme une distanciation, une vigilance à l'égard des stéréotypes. On retrouvait donc affirmé d'un nouveau point de vue le rôle éminent des stéréotypes : c'était de leur acceptation ou de leur refus par le lecteur que dépendait le choix du mode de lecture. Plus précisément, il apparaissait que mettre le texte à distance, c'était toujours saisir un système (une stéréotypie), tandis que participer au texte, c'était au contraire être pris dans du fragmentaire, dans des stéréotypes isolés.

Je me convainquis, par ailleurs, que, contrairement à ce qu'affirmaient des théoriciens comme Stierle ou Riffaterre, la participation et la distanciation à l'égard des stéréotypes étaient loin d'être incompatibles. Il suffisait d'observer la pratique réelle des lectures pour constater que, lorsqu'il aborde un texte littéraire, le lecteur opère généralement un va-et-vient entre la participation et la distanciation, entre la soumission à l'autorité des référents et la réflexion sur leurs effets esthétiques ou idéologiques. On pouvait donc considérer avec Michel Picard que le lecteur était double, et même triple si l'on ajoutait à sa dimension « affective » et à sa dimension « intellectuelle » la dimension « corporelle », qui se manifeste par le mouvement des yeux le long des lignes, la manipulation tactile des pages du livre, et le choix d'une position et d'un cadre de lecture particuliers.

Je ne pouvais enfin ignorer que toute lecture comporte une démarche *évaluative*. En lisant, on ne dote pas seulement le texte d'un sens et d'une fonction, on le soumet aussi à un jugement de valeur. Or, si ce jugement se fait selon des critères variés (moral, esthétique, référentiel), dans chaque cas, le lecteur choisit de privilégier une méta-valeur, qui peut être celle de la conformité « classique » ou celle de la subversion « moderne » : tandis que les lecteurs « classiques » apprécient surtout les textes qui respectent la morale traditionnelle, les canons esthétiques reconnus et les représentations convenues du monde, les lecteurs « modernes » préfèrent les textes qui transgressent cette morale, ces canons et ces représentations. La recherche de la conformité et celle de la subversion ne sont cependant jamais absolues : qu'on soit classique ou moderne, apprécier un texte, c'est toujours le percevoir *à la fois* comme conforme à certaines structures déjà connues et comme porteur de

contenus nouveaux. Ce fonctionnement dialectique de la valeur, qui, à ma connaissance, n'avait été mis en exergue que par Picard et Lafarge, montrait clairement le rôle capital qu'exerçait une fois de plus le traitement par le lecteur des stéréotypes : comme la compréhension et la modalisation, l'évaluation consistait à utiliser les stéréotypes que l'on identifiait dans le texte, et cette utilisation était double, puisque évaluer, c'était toujours opérer une discrimination entre les « bons » stéréotypes et les « mauvais ». Qui plus est, je m'avisai, avec Michel Picard, qu'en assumant au maximum ce rapport double à la valeur et aux stéréotypes, le lecteur s'engageait dans une « aire transitionnelle » qu'il était permis de considérer comme la manifestation dans l'espace de la lecture de l'activité *littéraire*. Si la littérature ne pouvait plus être considérée comme une propriété immanente à certains types de textes, on pouvait en revanche la redéfinir comme une activité de lecture consistant à exploiter intensément les possibilités dialectiques de l'évaluation.

Reconnaître des agglomérats de sens préfabriqués, alterner entre l'acceptation et la mise à distance des représentations conventionnelles, valoriser les conventions qu'on attend tout en rejetant celles qu'on refuse : dans chacune de ces opérations, c'étaient les mêmes codes, les stéréotypies, qui jouaient le rôle de supports ou de catalyseurs de l'activité du lecteur. L'examen des trois opérations cardinales de la lecture confirmait donc en tout point la thèse que je m'étais proposé de défendre : *lire, c'est avant tout manipuler des stéréotypes*.

La démonstration aurait pu s'arrêter là. Il me paraissait utile cependant de préciser l'analyse en examinant de plus près les différentes manières dont ces stéréotypes pouvaient être actualisés dans un texte, les fonctions virtuelles qui pouvaient leur être conférées par les écrivains ou les textes et les effets de lecture qu'ils étaient susceptibles de produire. S'imposait ici une tripartition entre les stéréotypes du premier degré (assumés par l'écriture), du deuxième degré (mis à distance) et du troisième degré (indifférenciés), qui m'apparut bien vite comme un levier d'analyse textuelle des plus féconds. Toutes les considérations relatives au caractère vraisemblable, émotionnel, convaincant, ornemental, parodique, ludique, ambivalent, pluriel, etc., du texte, s'avéraient en effet étroitement liées à la manière dont les stéréotypes y étaient énoncés. Qui plus est, un lien étroit et essentiel pouvait être établi entre les trois degrés d'énonciation ou de réception du stéréotype et les trois grands courants qui se sont partagé l'histoire de la littérature occidentale, à savoir le classicisme (caractérisé par l'acceptation tacite du stéréotype), la modernité (caractérisée par la suspicion à l'égard du stéréotype), et ce qu'il est permis d'appeler la post-modernité (caractérisée par le regard double ou réversible à l'égard du stéréotype). J'en arrivai dès lors à cette constatation assez impressionnante : toute la

signification et l'évolution des faits littéraires s'avéraient dépendre plus ou moins directement de la problématique du stéréotype.

Arrivé à ce stade, il était temps d'expérimenter la fécondité des réflexions que j'avais développées. Si celles-ci étaient fondées, il devait être possible de les utiliser pour analyser concrètement les lectures, pour rendre compte de l'activité du lecteur face à un texte quelconque. Pour ce faire, je choisis de me pencher sur la lecture de deux récits de genres et de dimensions très différents, dans le but non pas simplement de proposer des interprétations, mais de décrire des parcours de lecture précis et d'illustrer la manière dont un lecteur use concrètement de la stéréotypie pour comprendre et évaluer un texte. Frédérick Tristan et Madeleine Ley m'offrirent tour à tour la matière de ces analyses qui se veulent exemplatives d'une nouvelle méthode d'analyse littéraire.

Il faut ici préciser que, même si mon propos dans ce travail a été de théoriser la lecture littéraire et non la lecture des textes littéraires, mes exemples ont tous été choisis parmi les textes habituellement reconnus comme littéraires. La raison de ce choix est simple : du fait de la subtilité de leur composition, ces textes sont ceux qui posent les problèmes de lecture les plus intéressants. Les prendre pour exemples ne revient donc pas à limiter la théorie, mais au contraire à éprouver au mieux sa puissance explicative. Ajoutons que, pour éviter une dispersion qui aurait nui à la clarté de l'exposé, je me suis limité à puiser mes exemples parmi les textes narratifs et poétiques et me suis abstenu, à quelques exceptions près, d'aborder les problèmes spécifiques à la lecture des textes de théâtre et des textes argumentatifs. Je n'ai rien dit non plus de la lecture de l'image, dont le lien avec la problématique de la stéréotypie aurait pourtant mérité bien des réflexions intéressantes.

Voilà résumées les étapes qui jalonnent le travail qu'on va lire. Je mesure bien le caractère rapide de plusieurs de mes analyses, et ai parfaitement conscience que chaque partie de ce livre aurait pu, à elle seule, faire l'objet d'un ouvrage entier. La règle que je me suis fixée de rendre compte de la lecture dans sa diversité et de suivre le stéréotype dans ses diverses manifestations m'a cependant obligé à adopter un point de vue assez large et, partant, à renoncer à maintes démonstrations et à maints développements dont je percevais pourtant l'intérêt.

En particulier, on ne manquera pas de remarquer que les propositions théoriques développées dans ce travail ne comportent pas vraiment de prolongements didactiques. Il est vrai que la didactique ne peut être la simple application d'une théorie, si raffinée soit-elle : l'enseignement de la lecture est un champ d'étude autonome qui mérite d'être abordé dans son contexte et ses exigences spécifiques. Il ne s'agissait donc pas ici de séparer la théorie de l'approche didactique, mais de permettre à cette

dernière de recevoir un développement plus approprié dans un ouvrage qui lui a été exclusivement consacré².

Je m'en voudrais d'achever cette introduction sans faire état de ma dette de reconnaissance à l'égard des professeurs Michel Otten et Pierre Yrèls de l'Université catholique de Louvain, qui ont soutenu ce travail avec une compétence et une confiance dont je leur sais vivement gré. Je tiens en outre à remercier les professeurs Georges Jacques de l'UCL, Maurice Delcroix de l'UIA d'Anvers et des Facultés de Namur et Jean Verrier de l'Université de Paris X, dont les commentaires et les suggestions m'ont été des plus précieux, ainsi que mes collègues et amis Karl Canvat, Luc Collès, Olivier Dezutter, Louis Gemenne, Dominique Ledur, Marc Lits, Francine Sohier, qui m'ont constamment soutenu par leurs marques d'intérêt et leurs encouragements. Un merci tout particulier aussi à MM. Daniel Laroche et Christian Thys, dont les suggestions et les travaux m'ont aidé à y voir plus clair sur plusieurs points importants. J'exprime également toute ma reconnaissance à MM. Pierre Mardaga et Sylvain Auroux et à Mme Dony, mes premiers éditeurs, ainsi qu'à Mmes Émilie Menz et Alice de Patoul, qui ont permis la présente réédition, pour le professionnalisme avec lequel ils ont dirigé la publication de ce livre. Enfin, mon dernier hommage sera pour ma femme, Catherine, et mes enfants, Sophie, Nicolas, Jérôme, Gabriel et Valentin, qui m'ont courageusement supporté, dans tous les sens du terme, tout au long de cette recherche. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de mon affectueuse gratitude.

² Voir en particulier l'ouvrage *Pour une lecture littéraire* (Dufays, Gemenne et Ledur 2005).